

La Forme de l'eau, divinement magistral

Lion d'or, golden globe, 13 nominations aux Oscars... En 2018, Guillermo del Toro signe un énième succès cinématographique : La Forme de l'eau, une love story lovecraftienne en terre américaine sur fond de guerre des années 60. Aujourd'hui, retour sur cette œuvre onirique, à la frontière entre le rêve et le cauchemar.



“

Synopsis

Elisa Esposito (Sally Hawkins) est muette, habite seule et travaille en tant que femme de ménage pour un centre de recherche gouvernemental. Sa vie ? des jours gris et répétitifs : elle apporte chaque matin le petit déjeuner à son voisin, artiste (homosexuel) au chômage, et parcourt quotidiennement les mêmes couloirs, entre les mêmes murs, avec la même collègue (noire). Mais soudainement, tout change : dans les locaux du laboratoire, elle rencontre une créature aquatique, délogée d'un fleuve d'Amérique du Sud, captive et torturée par l'armée. L'horreur ? Non : le coup de foudre, sans parole ni florilège, sans peur non plus. L'urgence ? La faire évader avant que le colonel Strickland (Michael Shannon) ne s'en serve comme arme contre les Soviétiques ou, pire, ne la tue. Commence alors une quête au nom d'un amour étrange et indicible, entre un être amphibien et divinisé par certains, et une femme banale, enlisée dans une routine jusqu'alors silencieuse et ordinaire.

”

Fini le temps du *Labyrinthe de Pan*, de *Hellboy* et de *Pacific Rim* : avec *La Forme de l'eau*, Guillermo del Toro part franchement à la conquête d'un public adulte. Thriller, horreur, comédie musicale... Le réalisateur mexicain mêle les genres avec brio, et entreprend de dénoncer un *american dream* feint, fondé sur des promesses rendues depuis bien longtemps caduques par la mort de Kennedy ; le *make America great again* de Trump prend définitivement le large tant les deux époques se confondent, rongées par la haine et les violences multiples, sans compter le rôle des castes (ndlr. : actuellement, la crise des migrants) : en 1963 comme en 2018, naître différent, c'est déjà – et encore – mourir.



« Il me voit à chaque moment, chaque jour comme je suis. »

À contre-courant, *La Forme de l'eau*, ode à la singularité, livre une romance aux airs de *Belle et la Bête*. Conte fantastique sans être conte de fées, l'intrigue ne gomme ni l'injustice ni la brutalité et laisse émerger de doux sentiments de témérité et d'altruisme. Ainsi, malgré les tonalités sombres et les espaces confinés, étouffants, angoissants, le film enchante et rayonne d'une passion évidente, délicate et splendide.

« L'eau, comme l'amour, n'a pas de forme, et rien n'est plus puissant.
Elle est légère, fluide, franchit toutes les barrières »

– Guillermo del Toro

La Forme de l'eau, un portrait en clair-obscur d'une humanité bigarrée et sans nuance – ou presque –, en salles depuis le 21 février.